L'OUEST CANADIEN.

Vol. 1. EDMONTON, JEUDI 2 JUIN, 1898. No. 18.

LOYALISME.

On parle beaucoup de loyalisme depuis quelque temps, et pour tout dire on en parle trop.

En effet, ces étalages pompeux des plus nobles sentiments servent presque toujours de devantures à des gens qui tiennent boutique des plus dangereuses passions.

A tout de moins, il faut admettre chez la plupart de ceux qui en parlent, une ignorance manifeste de toute notion d'histoire et de justice.

Par Loyalisme, on semble vouloir entendre non pas la fidélité à la Couronne mais bien la fidélité à la race anglo-saxonne.

Or, outre que c'est, à en juger par l'attitude de certains Anglo-Saxons, être plus royaliste que le roi, il importe d'affirmer bien haut que rien n'est plus faux, plus contraire à l'essence même de la constitution fédérale.

Les promoteurs de l'idée avaient pour but, la chose est manifeste, de ressusciter des rivalités de race pendant trop longtemps déjà exploitées, au détriment de notre pays.

Il s'est trouvé, à notre grande honte, des gens de notre race assez dénués de conscience, pour faire chorus avec eux, que dis-je! pour renchérir sur eux, dans l'espoir de mériter par leur basse adulation les bonnes grâces de quelque potentat.

Ceux-là sont des êtres essentiellement méprisables, après avoir renié leur patrie, ils renieront leur père, leur Dieu : Ils sont la bête immonde dont on s'écarte sur le chemin, sur laquelle on crache en détournant les yeux.

Il importe de remettre les choses en leur place véritable,

Les citoyens du Dominion forment une association, une Confédération libre et volontaire, c'est la réunion de bonnes volontés ; avec pour but, la gloire de la nation : il n'y a ni maitre ni esclave, il n'y a que des égaux.

Tous les Canadiens doivent au même degré, la fidélité a la Couronne, dont ils relèvent : ce sont les enfants d'une même mère, enfants directs ou adoptifs, ils sont égaux dans leurs droits et leurs devoirs ; et leurs affection mutuelle à l'égard les uns des autres, pour réelle qu'elle doive être, n'en exclut pas moins toute idée de domination de part ou d'autre.

Nous sommes attachés par le lien puissant de la reconnaissance à l'Angleterre qui a su respecter nos droits, nos croyances, notre langue, et comme l'a si bien dit sir Wilfrid Laurier :

"Nous devons avoir la fierté de la "gratitude."

Mais cette gratitude même implique le respect complet de nos droits, et nos droits peuvent se résumer dans ce seul mot ; l'"Egalité" absolue entre les différentes races.

Nous devons à nos pères anglo-saxons, notre estime et notre concours dévoué, pour tout ce qui touche au bien de la patrie commune, mais nous ne pouvons reconnaitre la suprématie d'aucune race.

C'est par la stricte observation de ce principe et par là seulement que nous assurerons le développement progressif du Dominion.

Voilà les doctrines saines qu'il faut répandre, et ceux-là sont à plaindre, qui, soit par petitesse d'esprit, soit par ténèbre des passions, se refusent à admettre ces principes élevés.

Bien loin de condescendre à la moindre dégénérescence de notre race nous devons tout faire pour la maintenir intacte, et cela non point dans un vulgaire intérêt personnel, mais dans l'intérêt même du Canada.

"Lunité n'est point l'uniformité," et les efforts, les luttes qu'amènerait pareille confusion de principes, et par suite toute tentative d'absorption ou de trans-formation violente de l'élément canadien-français par la race anglo-saxonne, déterminerait dans le développement du Canada un temps d'arrêt néfaste, compromettrait son avenir.

Ne mêlons donc plus le loyalisme à la Couronne avec un pseudo-loyalisme vil et sans raison.

Fuyons comm la peste, ces manoeuvres déloyales, enfantées par l'intolérance politique ou par fanatisme.

Soyons fiers de notre origine, la France, notre aïeule, quoiqu'en puissent dire "certains prédicateurs", tient toujours son rang à la tête des nations.

Les deux races anglaise et françaises "égales en courage, en renommée. en gloire", peuvent et doivent vivre en parfaite harmonie, et si l'une doit apsorber l'autre. ce doit etre par le fait seul de sa vitalité supérieure.

En tout cas, rappelons-nous le mot de l'homme éminent dont la supériorité incontestable est la gloire de notre race en meme temps qu'un heureux augure pour son avenir.

"Le Canada est une nation, la liberté est sa nationalité."—L Signal.

LE R. P. CASSIEN AUGIER

Elu Superieur General des Oblats.

Ces jours derniers, nous entretenions nos lecteurs de la prochaine tenue du Chapitre Général de l'ordre des Oblats à Paris. Son principal objectif devait etre d'élire un successeur au Général défunt. le T. R. Père Soulier. Cette élection est un grand événement chez les Oblats, car le Général est élu à vie.

L'ouverture solennelle a eu lieu le 19 mai, à la Maison Générale de Paris. Dès le premier moment on a procédé à l'élection, et la nouvelle nous arrive que le Très Révérend Père Cassien Augier était élu à l'unanimité. Il est le frère du Père Célestin Augier, qui, il y a neuf ans, passait au Canada où l'on admira sa haute éloquence et où il organisa l'Université catholique d'Ottawa.

Un Père Oblat nous disait hier à ce sujet, que cette élection est un grand bonheur pour la Société, et qu'il y voyait là une nouvelle preuve que Dieu, aime bien les Oblats. Selon ce qu'il nous a dit, le T. R. Père Augier est agé de cinquante-trois ans, étant né près de Toulon en 1845. Il est donc dans la pleine maturité de la vie, et sa robuste santé laisse espérer une longue et féconde carrière. C'est un homme d'intelligence et de cœur, en meme temps que prêtre de grande piété, et son passage à la tete de sa société religieuse sera une ère nouvelle de progrès et d'expansion. A ce titre, nous nous en réjouissons, car il y a longtemps que la Société des Oblats est comme identifiée avec la vie de l'Eglise Catholique au Canada, pasticulièrement dans les Territoires de l'Ouest.

Le T. R. Père Augier, après ses études termicées, débuta dans l'enseignement de la philosophie au grand séminaire d'Ajaccio, Corse. C'est là qu'il se perfectionna dans l'Italien, qu'il parle avec une grande aisance ; nous avons dit perfectionna, car on nous assure qu'il est Italien du côté de sa mère. De la Corse, il vint en Provence, enseigner la théologie au grand séminaire de Fréjus. Transféré à Paris, il fut pendant quelques années chapelain de la basilique de Montmartre, où il sut se créer de précieuses relations par son zèle, son esprit fin et ses manières aimables. En 1881, il fut envoyé à Rome, comme procureur-général de sa Société près du St. Siège et en même temps fondateur du premier séminaire de philosophie et de théologie ouvert par les Oblats dans la Ville Eternelle. A Rome, le Père Angier sut vite conquérir l'estime et la confiance de tous ; on ne l'appelait que "il Padre Cassiano." Il s'est fait de nombreux amis parmi les cardinaux et les membres de la prélature. Les meilleur et le plus distingué de ses amis est le cardinal Oreglia di San Stefano, carmerlingue de l'Eglise Romaine, qu'il gouvernerait au décès du Pape.

Au bout de dix ans, le Père Augier fut rappelé à Paris, pour entrer dans l'administration générale de la Société. Il y fonda cette revue mensuelle qui s'appelle "Petites Annales des Oblats de Marie." Hermis l'Amérique, il a visité tous les établissements de l'ordre en Europe, en Afrique, en Océanie et jusque dans la lointaine Australie. Il est donc parfaitement au courant de toutes les affaires, familier avec toutes les exigences que les situations nouvelles peuvent imposer. Homme d'administration et de fermeté indomptable, il saura concevoir, vouloir et agir ; mais doué d'un cœur généreux et d'une vive sensibilité, il fera aimer son gouvernement et unira toutes les volontés dans le dévouement au bien.

Jugeons de l'impression que l'humeur fait sur les autres par celle que nous en recevons nous-meme.

COMMENT FAIRE AIMER L'AGRICULTURE A SES ENFANTS.

Nous demandions l'autre jour à un cultivateur de nos connaissances comment il se faissait que tous ses fils au nombre de six, étaient des cultivateurs. Voyez-vous dit-il j'aime moi-même la terre avec passions et je me suis pris de façon à inculquer ce gout à mes enfants ; car, suivant moi, je suis convaincu que c'est encore l'état de cultivateur qui est le meilleur. Je n'ai pas fait comme beaucoup de mes confrères qui maugréent continuellement contre l'état du cultivateur devant leurs enfants ; à les entendre il n'y a pas de pire état, et pour le pouvoir, il semble que ces cultivateur's s'évertuent à le rendre dûr, pénible à leurs fils. Je m'explique. Du moment que leurs jeunes enfants peuvent travailler sur la terre, s'il y a un mauvais instrument agricole on le met dans les mains de ces pauvres enfants qui ont de la misère, ils travaillent et n'ont aucun gôut pour leur ouvrage qui ne peut être bien fait avec un mauvais outil. Le père, bien souvent, n'a pas la patience nécessaire pour montrer à son fils comment prendre l'ouvrage qui lui parait facile à lui mais qui est loin de l'etre pour celui qui n'y est pas habitué. L'enfant a alors des reproches, il se rebute et prend en gôut un ouvrage qui lui cause tant de tracas et dès lors, il est bien décidé de le quitter à la première occasion.

"D'autres fois, le père n'est pas raisonnable, il exige trop de ses enfants ; un jeune homme ne peut pas faire autant d'ouvrage qu'un homme fait, il faut donner un peu de repos à ses enfants et surtout ne pas leur ménager les paroles encourageantes, moi-même qui vous parle, j'ai été à une dure école quand j'étais jeune ; j'ai travaillé bien fort sur la terre et c'est presque un miracle, si je ne me suis pas rebuté de l'état du cultivateur ; mais j'aimais tant la terre. C'est pourquoi je n'ai pas mené mes enfants comme je l'ai été par des maitres qui me considéraient comme une véritable bete de somme. Je me suis appliqué à faire aimer la terre à mes enfants en les faisant travailler d'une manière raisonnable, intelligente, en les reprenant avec douceur, en ne m'impatientant pas à tout propos, en mettant dans les mains de mes enfants de bons instruments aratoires, de bons chevaux tranquilles, etc., enfin leur prouvant que le cultivateur qui sait prendre son ouvraege n'a pas à travailler plus dure que dans n'importe quel autre état, que bien au contraire, l'ouvrage que fait le cultivateur est le plus sain et le plus agréable. Vous voyez le résultat de mon enseignement ; mes six garçons sont cultivateurs, ils aiment autant que moi-même leur état et ne le changeraient pas pour aucun autre."

Ces paroles sont vraiment à méditer de même que beaucoup de cultivateurs pourraient suivre les conseils qu'elles renferment. On n'attirent pas les mouches avec du vinaigre, on ne fait pas non plus aimer un état qu'on dénigre continellement ; on ne fait pas aimer l'agriculture à ses enfants en les considérant pour ainsi dire comme des machines, quelquefois comme des bêtes de somme ; ces enfants que l'on traite ainsi abandonneront le plus tôt qu'ils pourront la terre, pour n'y jamais revenir, ils feront toute autre chose que cultiver.

C'est bien malheureux tout de même.—Le Nord.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces: 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée:
"l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 2 Juin, 1898.

IL NOUS FAUT DES COLONS, OU LES PRENDRE?

Tous ceux qui connaissent notre pays, ses merveilleuses ressources, ses inépuisables richesses, son sol si fertile, son climat si sain, si salubre, se demandent souvent comment il se fait qu'un tel pays soit encore si peu peuplé et n'ait reçu qu'une si infime partie de l'immigration européenne qui, depuis trente ans s'est dirigée sur le Nouveau-Monde.

A quoi cela tient-il donc en effet? A une foule de causes qu'il serait trop long d'énumérer dans un article de journal, mais il n'en est pas moins avéré que le Canada n'a pas eu sa part de nouveaux colons, que la république voisine s'est accaparé et a dirigé dans ses prairies de l'Ouest tout le courant si considérable d'immigration du Vieux Monde vers le Nouveau.

Depuis quelques années cet engouement de l'immigrant européen pour le territoire américain a considérablement diminué et le Canada est en passe d'en profiter. Dès sommes considérables sont votées tous les ans par le parlement Canadien pour encourager l'immigration dans notre territoire. Des agents d'immigration parcourent les vieux pays d'Europe et réussissent parfois à diriger de ce coté de forts contingents d'émigrants, qui veulent tenter fortune ici, et qui veulent s'assurer pour eux et leur famille un avenir solide. Jusque là, rien de mieux. Mais pourquoi, dans les sphères gouvernementales, semble-t-on vouloir limiter l'action des agents d'immigration aux pays où la langue anglaise est la langue dominante, ou bien encore à des pays presque barbares, telle que la Russie méridionale, la Galicie, etc. Pourquoi le gouvernement fédéral qui est si dignement présidé et dirigé par un canadien, dont toute notre race s'honore, Sir Wilfrid Laurier, n'essaierait pas de diriger plusieurs agents d'immigration vers des pays tels que la Belgique, la France, où le métier de l'agriculture est poussé à une perfection inouie et de nous amener tous les ans de forts contingents d'immigrants belges et français pour renforcer l'élément français que les efforts consciencieux des agents d'immigration tentent sans doute de noyer sous le flot toujours montant des immigrants anglo-saxons. Et, d'ailleurs, pourquoi aller chercher si loin de notre pays des colons pour notre Nord-Ouest lorsqu'à nos portes, disséminés dans tout le territoire américain, à part ceux qui y sont établis et y prospèrent, végètent au moins un demi-million des enfants du Canada qui ne demanderaient pas mieux de revenir reprendre leur place au foyer, si nos gouvernants se donnaient seulement la peine de leur envoyer quelques bons agents d'immigration, et les traitaient aussi favorablement qu'ils traitent les miséreux enfants de la Galicie que nous voyons débarquer tous les jours et s'emparer des plus belles parties de notre patrimoine.

Nous avons aux Etats-Unis 500,000 Canadiens-français, véritables enfants du sol, enfants prodigues, il est vrai mais qui ne demandent qu'à revenir au bercail, et demander à la terre de la patrie la subsistance et l'avenir de leur famille. Les gouvernements qui se sont succédé depuis 20 ans ont toujours négligé les intérêts de notre nationalité dans leur politique d'immigration. Nous demandons donc au gouvernement Laurier et au ministre Sifton de favoriser d'avantage le rapatriment des nôtres de Etats-Unis, de les diriger autant que possible vers les Territoires de l'Ouest et remettre ainsi en possession du patrimoine national, les vrais enfants du Canada qu'ils devraient aider de préférence aux immigrands des vieux pays.

Nous disons donc, en un mot, ce qui manque au Canada, c'est la population et cette population nos gouvernants pouvent la procurer au Canada en donnant plus d'essor au mouvement de repatriment des nôtres des Etats-Unis et en donnant aux vrais enfants du sol l'occasion de revenir dans leur patrie, y vivre et mourir.

Le gouvernement qui favorisera ce mouvement de repatriment et surtout vers les Territoires de l'Ouest, aura droit à notre reconnaissance et il aura bien mérité de la patrie.

Un pays qui va profiter grandement du conflit hispano-américain, c'est le Canada.

En effet, la plupart des transactions américaines avec l'Europe vont se faire par son entremise. Pour éviter l'embargo sur les marchandises, les ennuis de visite et la perspective d'un blocus, il est probable que les principaux steamers toucheront Halifax, port Canadien, au lieu des ports américains. Les cargaisons seront réexpédiées aux Etats Unis par voie terrestre, et il en sera de meme pour les expéditions au dehors. Les voyageurs qui se rendront aux Etats-Unis; choisiront sans nul doute le meme chemin. Rien qu'en se placant à ce point de vue, le commerce Canadien profitera de la guerre.

Cette raison et celle de l'abondance des récoltes l'an dernier, quand elles ont manqué dans d'autres pays, la découverte de l'or tout cela va donner à cette contrée une impulsion inconnue jusqu'à ce jour.—Le Courrier de France.

M. L'ABBE ETHIER.

Son Ordination a St. Albert.

Imposante Ceremonie.

Une cérémonie des plus imposantes avait attiré lundi dernier à la Cathédrale de St Albert une foule nombreuse de fidèles. C'était l'ordination à la sainte prêtrise de M. l'abbé Arcade Ethier, qui nous est arrivé de Montréal le 26 mars dernier. Mgr. Grandin, assisté du Rév. M. R. E. Dorais, officiait.

Rien du plus beau, rien de plus touchant, que cette fête célébrée avec toute la pompe et la majesté que l'Eglise Catholique met dans toutes ses cérémonies.

Le Rev. M. Jolicœur, curé de Morinville, a fait le sermon de circonstance et il nous a été rarement donné d'entendre un discours plus joli, plus approprié à la circonstance et plus correct pour le fond et la forme. Prenant pour texte de son sermon: "Tu es sacerdos in æternum," il dévelopa très brillamment les pouvoirs du prêtre qui, a-t-il dit, produit Jésus-Christ, immole Jésus-Christ et le donne en nourriture aux fidèles. Parmi l'assistance on remarquait Les Rév. PP. Grandin, Lestanc, Thérien, Lemarchand, Cunningham, Dauphin, Nordmann, les Rév. MM. Jolicœur et R. E. Dorais, le Frère Landry, MM. Ethier, frère du héros de la fête, A St Laurent, A Prince, Frédéric Villeneuve, F. a Lemoine A C Hébert, E Brosseau, Léon Levasseur, père, Arthur Grenier et une foule d'autres dont les noms nous échappent. En somme, c'est une des plus belles cérémonies auxquelles il nous ait été donné d'assister, et ceux qui en ont été témoins en conserveront longtemps le souvenir.

CORRESPONDANCE.

RIVIERE QUI BARRE,
28 Mai, 1898,

M. le Rédacteur de l'OUEST CANADIEN.

Voulez-vous être assez bon de me dire pourquoi nous n'avons pas d'ordonnances imprimées en français? Nous pourrions ainsi nous conformer à la loi et la connaitre dans tous ses détails. Est-ce que notre député, M. Maloney, ne peut no s obtenir cela du gouvernement des territoires? Est-ce qu'il s'en est occupé? Comment se fait-il que nous ne puisions avoir ce qui nous est dû? Veuillez me répondre et vous m'obligerez.

Tout à vous,
UN ELECTEUR DE ST. ALBERT.

Note de la Rédaction—Nous ne perdons pas de vue l'importance qu'il y a pour nous tous d'avoir des ordonnances en français. Nous ne savons pas si M. Maloney a fait son devoir envers les canadiens-français qu'il représente. Nous nous renseignerons et nous ferons connaitre à nos lecteurs, d'ici à quelques semaines le résultat de nos recherches.

WETASKIWIN.

M. Charles Rodberg, du ranch St. George, est depuis dimanche dernier l'heureux père d'une charmante et grassouillette petite fille. Madame Rodberg et le bébé sont en excellente santé. Nos compliments.

M. Edwards, le rédacteur si original du "Free Lance," est parti pour aller demeurer à Calgary où il occupe une position dans le personnel de la rédaction du "Herald." Le "Free Lance" continuera, parait-il, à égayer et intéresser ses lecteurs. Nous souhaitons à M. Edwards succès dans ses nouvelles fonctions.

Il y a beaucoup d'activité au bureau des terres ici et notre ami M. Miquelon voit les affaires de son agence augmenter tous les jour.—tant mieux c'est un bon signe.

FORT SASKATCHEWAN.

Le bureau de poste Lamoureux a été transféré chez M. Théophile Lamoureux, marchand, qui est le nouveau titulaire de l'emploi.

Lawrence Adamson a été nommé sous agent des terres pour les environs.

C'est le Rév. M. R. E. Dorais qui assistait Mgr. Graudin à l'ordination de M. l'abbé Ethier à la prêtrise qui a eu lieu lundi à St. Albert.

M. Neville White a acheté pour sa ferme un magnifique taureau, "Jubilee Star," de la race "Short Horn Durham." Il est âgé de 12 mois et a payé $150.

Les MM, Lamoureux ont vendu leur bateau, le "Minnow," à la Cie Fort Saskatchewan Milling, pour la somme de $750. La compagnie va utiliser ce bateau pour frêter d'ici à Edmonton.

Madame Grandbois, de Montréal, sœur du Rév. M. R. E. Dorais, est en visite au presbytère. Elle est arrivé de Montréal lundi dernier.

Un hôtelier à son épouse:

—J'ai envie de fermer demain pendant que je réduirai mes boissons, seulement je ne sais pas quel prétexte prendre.

—T'es bête; mets une pancarte avec ces mots:

"Fermé pour cause de baptême."

NAISSANCE.

RODBERG—A Wetaskiwin, dimanche, le 29 mai, l'épouse de Mr Charles Rodberg, une fille.

TURGEON—A Morinville, samedi le 28 mai, l'épouse de M. Cléophas Turgeon, ingénieur de la ville d'Edmonton, un fils.

AVIS.

L'attention du public est par les présentes attirée sur la clause 50, du règlement No. 93.

"Aucune personne ne pourra déposer ou faire déposer aucun vidange, déchet, fumier, ou matière offensive sur aucun terrain en dedans des limites de la Municipalité, sauf sur les terrains qui pourront être désignés par cette Municipalité comme un dépotoir (nuisance ground).

C'est l'intention de ce Conseil de faire exécuter ce Règlement strictement.

FRED K. GIBSON,
Greffier.



L'OUEST CANADIEN.

FERMES GRATUITES POUR DES MILLIONS DE COLONS

200 MILLIONS

D'acres de Terre a Ble et a Paturage a Coloniser au Manitoba et au Nord-Ouest Canadien.

Sol profond, bien boisé, bien arrosé, et le plus riche du monde; d'accès facile par chemin de fer. Blé: proportion, trente minots par acre, moyennant une bonne culture. La grande zône fertile: les vallées de la Rivière Rouge, de la Saskatchewan et de la rivière la Paix, et les vastes plaines fertiles. D'immenses étendues, propres aux grains comme aux fourrages, les plus considérables (encore inoccupées) qu'il y ait au monde. Richesse minière incalculable: or, argent, fer, cuivre, sel, pétrole, etc., etc. Immenses couches de charbon. Approvisionnement inépuisable de combustible à bon marché.

Le gouvernement canadien concède Gratuitement des Fermes de 160 Acres à tout adulte masculin âgé de dix-huit ans et à toute personne du sexe féminin qui est à la tête d'une famille, à condition de résider sur cette ferme. Il offre ainsi une existence indépendante à tous ceux qui, ayant peu de ressources pécuniaires, possèdent cependant l'énergie suffisante pour coloniser.

Le climat le plus sain du monde.

Pour tout renseignement concernant l'octroi de fermes gratuites s'adresser

Au secrétaire
du Département de l'Intérieur,
(Division de l'Immigration,)
Ottawa, Canada.

ou l'Abbé Morin, Ptre,
Bureau de Colonisation, Montréal, P. Q.

AVIS.

Quelques-uns de nos amis des campagnes environnantes nous demandent si les annonces exigées par la loi des Territoires du Nord-Ouest peuvent être publiées dans "l'Ouest Canadien" ont la même valeur que si elles étaient publiées dans un journal de langue anglaise. Nous répondons OUI. Toutes annonces requises par l'Ordonnance Scolaire, ventes de propriétés pour taxes, animaux perdus ou trouvés, etc, etc, etc, toutes ces annonces peuvent être mises et publiées dans notre journal et avoir pleine force de loi. Nous espérons que nos compatriotes ne perdront pas ceci de vue, attendu que tout ce qu'ils feront pour "l'Ouest Canadien," ils le feront pour le plus grand avantage et progrès de la colonisation de l'Alberta. Et ils nous seront ainsi d'un grand secours pour diriger de ce côté du Canada une partie du courant de repatriement des nôtres des Etats-Unis.

Sous le titre : "Ne calculez pas vos bienfaits," l'honorable M. F. G. Marchand, premier ministre actuel de la province de Québec, a écrit les jolis vers que voici.

Demandez à l'enfant qui chante
Le motif de son gai refrain,
Avec une moue innocente
Il vous répond : "Je n'en sais rien."

Demandez à l'enfant qui pleure
D'où lui viennent ces gros sanglots,
Ses lèvres que l'angoise effleure
Pour le dire n'ont pas de mots.

Demandez à l'enfant qui donne
Quel est ce transport généreux
Auquel son âme s'abandonne,
Sans le comprendre, il est heureux.

A l'enfant que ce don soulage
Demandez s'il peut expliquer
Le bonheur peint sur son visage,
Il ne saura vous l'indiquer.

Oui, la douce et naïve enfance
Exempte des instincts pervers,
Sans calculs et sans méfiance
Se livre à ses penchants divers.

Faisons comme elle : et que notre âme,
Sans en rechercher les effets,
Donne au pauvre qui la réclame
Une humble part de ses bienfaits.

NOTES LOCALES.

Il n'y aura pas de grande messe à Edmonton Sud dimanche prochain, à cause de la cérémonie à Edmonton.

Le bureau des terres d'Emonton a reçu durant le mois de mai 185 demandes d'entrée "d'homesteads". C'est un bon signe.

Mde George Roy, épouse de notre sympathique régistrateur, est partie mardi pour aller rendre visite à sa fille, Mde Rodberg, à Wetaskiwin.

M. le député Clinkskill et M. Mercer, tous deux de Battleford, sont en cette ville depuis quelques jours. Ils sont descendus à l'Hôtel Queens.

Un feu de cheminée a eu lieu lundi dernier chez M. Russell. La brigade du feu a répondu avec alacr té et a éteint le commencement d'incendie.

Un comité des citoyens a été formé pour organiser des jeux et réjouissances pour le 30 juin et le 1er juillet. M. le maire Edmiston est président et John F. Forbes est secrétaire du comité.

A. N Montpetit, le distingué écrivain canadien-français et auteur de plusieurs ouvrages de pédagogie très estimés, est mort à Montréal le 26 mai à l'âge de 58 ans. Il était né à Beauharnois, P. Q. Nos condoléances à la famille.

Il y aura dimanche prochain une assemblée de la Société St Jean-Baptiste de cette ville, pour se préparer à célébrer dignement la fête nationale à Morinville le 26 courant et aussi pour affaires très-importantes. Avis à tous d'être présents.

M. l'Abbé Morin est en ce moment à visiter la Nouvelle-Angleterre et espère nous amener ici à la fin de juillet plusieurs familles dé canadiens français. Très bien, continuez M. l'abbé, de bons canadiens-français il n'y en aura jamais trop dans l'Alberta.

La guerre coûte en ce moment aux Etats-Unis un million de dollars par jour, et l'on n'entrevoit pas encore la fin. Ce qui est le pis pour les Etats-Unis c'est qu'ils ne pourront, au cas de succès, forcer l'Espagne à leur payer une indemnité, car cette puissance est déjà en banqueroute.

La première communion des enfants aura lieu dimanche prochain à l'église paroissiale. La grande messe sera chantée à 10 heures et Mgr Grandin y assistera. La confirmation aura lieu dans l'après-midi à trois heures ainsi que la renovation des vœux du baptême. Il y aura aussi Salut et Bénédiction du Très-Saint Sacrement.

M. J. H. Picard, qui est parti la semaine dernière pour son magasin du Petit Lac des Esclaves amène avec lui un taureau de qualité supérieure et destiné a son ranch. Le taureau s'appelle "Lord Marshall", il est de la race Short Horn Durham et c'est le premier animal de cette race supérieure qui est envoyé au nord pour l'élevage, Bravo ! MM. Larue & Picard.

Des rumeurs circulent depuis quelques jours dans la ville que certaines découvertes du précieux métal auraient été faites daans le voisinage de la Liard à 7 ou 800 milles au Nord-Ouest d'Edmonton. On prétend que ces "strikes" seraient pour le moins égales aux plus riches découvertes du Yukon. Nous souhaitons que ces nouvelles soient confirmées.

Notre ami M. C. de Cazes est très sérieusement malade à l'hôpital-général de cette ville, où il s'est fait transporté samedi dernier. Les médecins n'osent se prononcer sur la gravité de la maladie, mais ils paraissent craindre des complications qui mettraient en grand danger la vie de M. de Cazes. Nous espérons qu'il se rétablira, et que grâce à sa vigoureuse constitution il pourra bientot vaquer à ses fonctions d'agent de la réserve Indienne pour lesquelles il est si éminemment qualifié,

M. F. D. Tims, assistant auditeur de la province de Québec, a offert sa démission au gouvernement Marchand qui, dit-on, l'acceptera pour nommer M. George Tessier, frère de l'Orateur de l'assemblée législative, à cet office. M. Tims est âgé de 68 ans et compte au-delà de 30 ans de service comme assistant-auditeur. Cette position revient, paraît-il, de droit, à M. Tessier qui travaille depuis longtemps sous M. Tims. Ce dernier recevra une pension viagère de $1200 par an. M. Tims est le père de M. F. Fraser Tims, député à Régina, pour le district électoral de Victoria, Alberta.

Le grand et noble vieillard Gladstone est mort à Hawarden ces jours derniers. C'est un des hommes dont le rôle brillant et prolongé pendant près de soixante ans qui ont jeté le plus de lustre et d'éclat sur l'Angleterre. Gladstone était un homme d'état doublé d'un fin politicien en ce sens qu'au lieu de diriger les masses il les suivait. C'est ce qui explique d'ailleurs ces revirements d'opinion si étonnants qui caractérisent toute la carriere publique de Gladstone. Sa mort, quoique prévue depuis longtemps, n'en a pas moins affecté douleureusement le monde tout entier. Il sera enterré à Westmi ster Abbey.

NOUVELLES DE QUEBEC.

Le port de Montréal a expédié la semaine dernière en Angleterre 2,917 bœufs et 257 chevaux. Le total à date est de 8,050 bœufs et 842 chevaux.

On a fait une trouvaille qui a soulevé beaucoup de curiosité, sur la ferme de Mme H. G. Pierre, à Stanstead. En faisant de la clôture "d'embarras", un jeune homme a trouvé un lot de vieilles bijouteries, etc. Il y avait deux montres, deux dés, une paire de bracelets, une épinglette d'or, plusieurs autres menus articles et une grande quantité de petites bouteilles contenant une composition d'acide oxalique. Un des bracelets cerclait un petit arbre qui avait poussé dans son centre. Une des montres porte le nom de "Mark Smith", On croit que ces objets ont été laissés là par les auteurs d'un vol commis au magasin de feu T. Wyman, bijoutier, il y a une vingtaine d'adnnées.

M, H, Dauphinais, de Montréal teneur de livres, domicilié rue Aqueduc a été atteint d'une congestion cérébrale, au moment où il passait en bicycle rue Ontario, près de la rue St-Hubert, et il est tombé sans connaissance sur le pavé. Il a été transporté à l'hopital Notre-Dame, où il est mort depuis. Le bicycle ne convient ni aux personnes faibles ni à celles qui souffrentd'une maladie du cœur. Marcher à grande vitesse est surtout pour elles un exercice dangereux.

Nous apprenons avec plaisir que notre confrère de "l'Espérance," de Central Falls, M. J. M. Authier, vient d'être nommé à la charge de consul des Etats-Unis, à St. Hyacinthe.

M. Authier prendra possession de son nouveau poste le 15 juin.

Toutes nos meilleures félicitations à l'heureux titulaire.

Quarante-et-un chars de pommes de terre représentant 24600 minots de ces tubercules ont laissé la gare de Sherbrooke ces jours derniers, par le chemin de fer Boston & Maine, pour divers endroits de la Nouvelle-Angleterre.

La guerre américaine semble avoir chassé de ce côté des lignes tous les voleurs et les cabrioleurs de la république voisine.

Montréal se plaint qu'elle est infestée et les villages de la campagne reçoivent de fréquentes visites de ces maraudeurs.

Les Cantons de l'Est ne sont pas non plus épargnés ; deux de ces audacieux montés sur des bicycles ont devalisé dans la nuit de mardi le village de Dixiville et dans la nuit de mercredi un village du comte de Compton.

Ils ont fait un butin d'environ deux cents piastres et ont pris le large échappant aux poursuites des policiers lancés contre eux.

M. G. Vekeman, bien connu sous le nom de "Jean des Erables", un vieux journaliste du Canada, a accepté la position de rédacteur-en-chef de la "Tribune" de Woonsocket, R, I. Succès au nouveau confrère dans sa nouvelle patrie.

Un bien triste accident est arrivé à Ste. Marie de la Beauce, le 25 Mai dernier. Un jeune homme de 14 ans, Ernest Gagné, était occupé à faire du labour avec quatre bœufs qu'il conduisait lui-même. Tout à coup les animaux sont partis à l'épouvante, brisant l'attelage et renversant l'infortuné garçon qui s'est fait frapper par la charrue. Le soc lui est entré dans le côté et ainsi accroché à la charrue il a été trainé sur une étendue de six arpents. Son corps a été mis en lambeaux Le Dr. Savard a été appelé, mais ses soins ont été inutiles, le jeune homme avait succombé à ses affreuses blessures. Le docteur a jugé que l'enquête n'était pas nécessaire.

Le R. P. Fallon, vice-recteur de l'Université d'Ottawa, a été nommé pasteur de la paroisse St. Joseph d'Ottawa, en remplacement du R. P. Constantineau. Des nouvelles de cette nomination ont été reçues de la maison des Oblats à Paris et le R. P. est entré en fonctions dimanche. Il gardera sa position comme professeur de littérature anglaise à l'université.

Ce n'est pas la guerre hispano-américaine qui ramène chez nous des nombreuses familles canadiennes-françaises, c'est le manque de travail là-bas qui les pousse ici.

La guerre ne fait pas peur à nos gens et dans l'armée de 100,000 hommes des Etats-Unis on trouvera maintes compagnies entiârement canadiennes-françaises fournies par nos vigoureuses colonies du Massachusetts, du Rhode-Island, du Connecticut, etc.

Nos compatriotes de la république américaine ne déshonoreront pas leur sang et leur origine ; ils auront le courage de défendre leur pays d'adoption et ainsi on a vu, ces jours derniers, un de nos compatriotes de la presse franco-américaine donner un exemple éclatant de patriotisme et de dévouement à la cause des Etats-Unis. En effet, M. François O. Asselin, rédacteur en chef de la "Tribune" de Woonsocket, R.-I., a dit adieu à son journal pour aller s'enroler sous les drapeaux, a renoncé aux luttes pacifiques d'un bureau de rédaction pour aller exposer sa vie dans les camps et sous les balles.

Bon sang ne peut mentir, que ce soit en France, en Canada ou aux Etats-Unis.—La Patrie.

Un bien pénible accident qui aura probablement une issue fatal s'est produit, un de ces jours derniers.

Une pauvre femme du nom de Biron, du deuxième rang de Wotton, atteinte d'allénation mentale, a mis son enfant dans le fourneau d'un poêle chaud, en s'infligeant à elle-même des brûlures probablement mortelles.

Il est probable que l'on pourra sauver le bébé de la mort, mais la malheureuse mère qui souffrait déjà d'une maladie grave succombera probablement,

Le R. P. Jetté, S. J. fils du lieutenant gouverneur de la provinces de Québec est parti pour le Klondyke. Il s'en va rencontrer le Père Réné, à San Francisco. De la tous deux continueront leur route vers le pays de l'or et de l'évangélisation. Le R. P. Jetté est âgé de 35 ans et il est entré au service des Jésuites en 1881.

Comme il est d'usage, Sa Majesté a profité de sa fete anniversaire, pour conférer à plusieurs de ses sujets, les distinctions impériales.

Nous voyons les noms d'un assez bon nombre de Canadiens parmi les décorés.

L'hon. Charles Alphonse Pantaléon Pelletier, président du Sénat, l'hon. James David Edgar, président de la Chambre et M. John George Bourinot, greffier du parlement, sont nommés chevaliers-commandeurs de l'Ordre de St. Michel et de St George. Le principal Parkin, du Upper Canada Collège, Toronto, est nommé compagnon du même ordre.

Le juge Gill a rendu jugement, à Joliette, dans deux causes intentées à Olivier Poitras, de l'Epiphanie, par les compagnies d'assurances la "Royal" et la "Guardian," pour le recouvrement de sommes d'argent payées au défendeur par ces compagnies, après l'incendie de son moulin, vers 1892. La "Royal" reclamait $2,250 et la "Guardian" $1,100. Le juge a accordé les sommes reclamées.

Poitras avait été condamné à la prison de Joliette, Il ne recouvrera la liberté que vers la fin du mois de juin ou au commencement du mois suivant.

Un Québecquois, qui a assisté à l'exécution du malheureux Nulty, et qui a passé la journée de vendredi à Joliette, nous dit que Radcliffe, le bourreau, a vendu la corde à raison de 50 centins le pouce.

Ce Québecquois est possesseur d'un bout de cette corde.

Le Grand Tronc a accepté les offres du conseil municipal de Montréal et les nouveaux bureaux seront érigés sur la propriété de le ville, rue McGill.

Un singulier caprice de nature vient de se produire à St. Gabriel de Brandon. Une mère de brebis appartenant à M. Farly, vient de donner naissance à un être phénoménal, c'est un mouton avec deux corps, 8 pattes, 2 queues et une seule tête. Le monstre n'a vécut qui dix minutes. Le médecin vétérinaire J A A Lefebvre de cette ville qui avait été appelé par M Farly à cette occasion, a chez lui le squelette monocéphalien qu'il conserve pour l'empailler.

Une veuve qui fut longtemps maltraitée par son mari a fait cette épitaphe sur la tombe du défunt :

Son cœur ne bat plus
Ni sa main non plus.

EGLISE ST. JOACHIM. Offices Religieux du Dimanche.

1ère messe à 8h a.m.

Messe chantée, à 10½h a.m. Vêpres Instructions et Bénédiction du Saint Sacrement, à 7½h p m.

L'Instruction se fait alternativement en français et en anglais.

Eglise St. Antoine de Padoue, Edmonton-Sud.

Messe chantée à 10½h, a.m., tous les premiers dimanches du mois.

UN FANTOME.

La Pointe-aux-Anglais est située dans le bas du fleuve St. Laurent.

C'est une langue de terre isolée et hérissée de brisants, qui fait partie de l'Ile aux Œufs, et sur laquelle, jetée à plaines voiles par un pilot acadien du nom de Paradis, la flotte de l'amiral Walker, qui venait assiéger Québec, se perdit corps et biens, le 22 du mois d'août 1711.

Ce naufrage—un des plus terribles de l'histoire—est resté légendaire, et a donné mauvaise réputation à la côte, où, à ce que prétendent les pêcheurs et les navigateurs des environs, on voit, dans les jours de brouillard, apparaitre le fantôme de la fameuse flotte, qui vient s'abimer sur les roches, comme il y a près de deux siècles, avec un bruit de tonnerre et des clameurs sinistres.

Naturellement, cette mauvaise réputation de la côte a donné naissance à bien des récits plus ou moins effrayants, mais aussi plus ou moins authentiques.

Celui qui va suivre porte cependant en soi un tel cachet de sincérité qu'on ne saurait guère le révoquer en doute.

C'est un inspecteur de marine qui parle—un inspecteur officiellement chargé de visiter cette plage, en 1863, à la recherche d'un navire naufragé, le "Lord Dundonald."

J'emprunte ce récit presque mot pour mot, a mon ami et distingué confrère, William McLennan.

—C'était en juillet, dit l'inspecteur de marine, et le temps était délicieux.

Un samedi après-midi, il me vint à l'idée qu'une petite partie de pêche ne pourrait que m'offrir une agréable distraction ; et, ayant fait mettre à l'eau une de mes chaloupes de bord, je partis pour la rivière Mistecapin, accompagné de deux canadiens-français et de deux sauvages.

Nous passâmes un dimanche charmant.

Trop charmant, car cela nous fit reculer plus qu'il ne fallait l'heure du retour.

La brise était molle ; et à peine avions-nousfilé quelques nœuds, que nous fûmes complètement envahis par l'obscurité.

Craignant de faire fausse route, je fis carguer la voile et mettre les avirons dehors, pour longer les sinuosités du rivage.

Les ténèbres augmentaient toujours. Bientôt il nous fut impossible de rien distinguer à quelques pieds de nous.

Bientôt aussi, le vent tomba entièrement, et le calme se fit intense.

On n'entendait que le grincement régulier des avirons dans les tolets, et le bruissement à peine perceptible de la houle sur les galets de la rive.

A chaque palade des rames plongeant dans le fleuve, l'eau dormante et unie comme l'huile s'éclairait de rapides et phosphorescentes lumières, qui contribuaient encore à rendre l'obscurité plus profonde, et plus profonde aussi l'impression de cette nuit morne.

Tout le monde gardait le silence.

Les hommes ramaient avec ensemble, l'un d'eux enfonçant de temps en temps son aviron à pic pour s'assurer si le courant ne nous entrainerait point au large.

Nous n'étions pas encore à mi-chemin, et il se faisait tard.

J'en pris tout de suite mon parti.

—Allons, mes amis, dis-je, stoppons ! Il me semble inutile d'aller plus loin ce soir. Nous allons atterrer, et camper ici pour la nuit.

Le son de ma voix—enrouée, c'est vrai, par la fraicheur humide du soir—m'impressionna presque dans ce grand silence.

A mon étonnement les indiens protestèrent avec énergie contre ma proposition.

—Non, non !...Pas aller à terre !... Pas ici !... Mauvaise place !... Mauvaise !...

Aux questions que je leur posai pour connaitre le motif de leur répugnance, ils ne répondirent d'abord qu'en répétant le mot "mauvaise place," avec des hochements de tête significatifs ; mais ils finirent de s'expliquer en disant, sur un ton mystérieux et terrifié, qu'il y avait là une "épitaphe."

Par épitaphe, ils entendaient sans doute une tombe, un tertre funéraire quelconque—lieu de sépulture solitaire de quelque victime de la mer—surmonté de la croix traditionnelle.

L'objection ne me parut pas péremptoire.

J'ordonnai quand même de mettre à terre ; et, m'aidant d'un aviron bien appuyé dans le sable, d'un saut je fus sur le rivage.

Les deux canadiens me suivirent, mais les sauvages ne voulurent point se laisser convaincre. Ils déclarèrent préférer s'ancrer au large et passer la nuit sur l'eau.

Sachant pouvoir me fier à eux, je les laissai faire et m'occupai, avec mes deux autres matelots, à nous préparer un campement confortable pour la nuit.

Nous étions munis d'épaisses couvertures ; et, comme la marée avait laissé plus d'un morceau du bois sur la plage, nous eûmes bientot fait d'allumer quelques éclats.

Et aussitot que le feu eut commencé à flamber en pétillant, nous nous éloignames dans différentes directions pour faire une provision de bois sec pour la nuit.

Il faisait encore plus sombre à terre que sur le fleuve.

Le sable ferrugineux du rivage, de couleur foncée, semblait absorber le peu de lumière que projetait notre vacillant foyer.

La chaloupe avait disparu, perdue dans l'obscurité, et je remarquai que nos courses à la recherche de combustible n'étaient ni loitaines ni prolongées.

Je ne crois pas être plus superstitieux qu'il ne faut, mais l'endroit où nous étions avait de sinistres antécédents ; et. depuis des semaines. à la chute du jour, après la journée de travail, j'avais eu les oreilles rebattues de mille histoires de naufragés, de revenants et de vaisseaux fantomes.

Nous avions trouvé des canons et autres épaves enfoncés dans le sable noir de la grève.

Mes matelots en étaient vivement impressionnés ; ces vestiges de la célèbre catastrophe semblaient à leurs yeux comme une confirmation de la terrifiante légende.

En outre, nous étions sous le coup d'une journée de fatigue, et nul doute que notre longue nage dans le silence et les ténèbres n'avait pas peu contribué à nous mettre un peu sur nos nerfs.

Néanmoins, notre flambée de bois mort nous réconforta petit à petit, et nous finîmes par nous mettre courageusement à la besogne.

Quant à moi, je me dirigeai tout droit du coté du cercle d'ombre formé autour de notre brazier, à la recherche d'une bûche quelconque qui pût alimenter celui-ci le plus longtemps possible.

Cette belle et bonne bûche que je cherchais, je faillis trébucher dessus.

La trouvaille faite, rien ne me pressait plus.

Je m'arrétai et regardai au loin, essayant de découvrir quelques-uns des grands bouquets de pin qui s'échelonnent de distance en distance le long de ces rivages solitaires.

Mais l'obscurité était si épaisse qu'on ne pouvait distinguer aucune ligne de démarcation entre le ciel et l'horizon.

Tout était d'un noir d'encre.

Comme j'allais me baisser pour m'emparer de la bûche, notre feu flamba tout-à-coup en jetant une lueur plus vive, et je m'aperçois, avec une sensation d'effroi inutile à dissimuler, qu'un des bout du tronc sec reposait sur un tertre, à l'extrémité duquel une croix noire se dressait vaguement dans l'ombre.

Je retrouvais là "l'épitaphe" dont les sauvages avaient parlé.

Vous comprenez sans peine que la rencontre manquait de gaieté, dans les circonstances particulières où nous étions au milieu de cette nuit d'une opacité lugubre, et sur cette Pointe-aux-Anglais réputée pour ses histoires de revenants.

Je l'admets, je ne me sentais pas à mon aise.

Mais j'étais venu à la recherche d'une bûche ; je l'avais trouvée, et je tenais à l'avoir, en dépit de toutes les croix funéraires du golfe.

Je m'agenouillai donc pour la charger sur mes épaules.

Pourquoi je relevai la tête ? Je n'en sais rien.

Mais, jugez de l'indicible terreur qui me saisit à la gorge, lorsque j'aperçus devant moi, de l'autre coté de la tombe, une grande figure sinistre, avec une longue main blanche, droite et immobile, lepée menaçante de mon coté.

Je lâchai la bûche, et bondis sur mes pieds.

Au même instant, l'apparition s'évanouissait dans le noir.

Ma première impression fut une peur irréfléchie. J'aurais voulu fuir, mais j'étais presque paralisé. La vue de cette chose effrayante m'avait figé sur place.

Je restai là, debout, muet, en face de cet impénétrable rideau de ténèbres, les cheveux dressés d'épouvante, jusqu'à ce que la réflection, l'orgueil—et mes nerfs sans doute—reprenant le dessus, je me dis :

—Il me faut pourtant cette bûche quand même !

Et je m'agenouillai de nouveau devant la tombe.

Pour le salut de mon âme, je ne pus m'empêcher de lever encore une fois les yeux devant moi, bien que je me fusse juré, une seconde auparavant, de n'en rien faire ; et des gouttes de transpiration froide me tombèrent du front, lorsque j'aperçus encore le fantome, tout droit et impassible, son redoutable geste toujours dirigé vers moi.

De nouveau, la peur me redressa.

Et de nouveau, la vision s'évanouit.

J'eus la présence d'esprit de ne pas faire appel à mes camarades, qui n'eussent pas manqué de s'enfuir, en me laissant seul devant cette tombe et ce spectre dans cette nuit noire.

Un bain d'eau froide ne m'aurait pas plus glacé ; mes genoux s'entrechoquaient ; j'avais à peine la force de me tenir debout.

Enfin, mû par je ne sais quel instinct de bravade désespérée, je me baissai derechef et saisis avec rage l'extrémité de la bûche.

Mais quand j'aperçus pour la troisième fois le formidable fantome, toujours debout et toujours menaçant, sa blancheur sépulcrale se détachant blafarde et farouche sur le fond noir de l'horizon, je faillis m'écraser contre terre avec un râle d'agonie.

Mes sens me revinrent, cependant, et cette fois je me relevai en reculant de coté.

A ma profonde surprise, le fantome ne disparut pas.

Au contraire, un éclat de lumière soudain projeté par notre feu de camp le rendit plus visible que jamais.

Alors mes nerfs se détendirent.

Un soupir—presque un cri de soulagement—s'échappa de ma poitrine.

J'avais tout compris.

Il y avait là, la souche à demi déracinée d'un vieux pin, que le vent et la pluie avait dépouillé et blanchi, bizarrement dressée avec une branche sèche projetée du coté de la tombe.

Par un hasard tout particulier, je m'étais avancé en droite ligne entre notre feu et cette souche, de façon, tant que je restais debout, à lui intercepter la lumière.

Du moment que je me baissais, la souche s'éclairait dans son attitude fantastique, et disparaissait aussitot que ma silhouette s'interposait entre elle et la flamme de notre bûcher.

Si je m'étais seulement écarté d'un pas, pendant les longues minutes d'angoise que je venais de traverser, la mystère aurait à l'instant cessé d'en être un pour moi.

D'un autre coté, si je m'étais enfui à la première alarme, j'aurais pu raconter—et de bonne foi—une des plus belles histoires de revenant qui aient jamais donné la chair de poule aux amateurs de "contes à ma grand'-mére."

LOUIS FRÉCHETTE.